LA MUSIQUE A VIENNE

M. Victor Tisset, l'auteur du *Voyage au pays des milliards*, et d'autres livres dont les éditions ne se comptent plus, vient de publier, chez Dentu, un nouvel ouvrage plein de renseignements sur *Vienne et la vie viennoise*. Nous extrayons de cet ouvrage charmant les pages suivantes, pleines de brio et de couleur.

Le nom de Vienne a été de tout temps, en Allemagne, synonyme de musique ; l'atmosphère qui enveloppe cette ville est si sonore, si mélodieuse, que si les habitants de Mars ou de Vénus entendent l'harmonie des sphères, ils doivent parfaitement distinguer, à des vibrations particulières, l'emplacement de Vienne.

C'est le seul art national. Ne demandez à l'Autriche ni grands hommes de guerre, ni grands hommes d'Etat, ni grands orateurs, demandez-lui des musiciens, car les musiciens suffisent à ce peuple sans haine, sans envie, plein de nonchaloir et d'insouciance. La musique est bien cet art dépourvu d'idées et de forme qui convient à des esprits paresseux et rêveurs. Aucune peine pour comprendre ; on n'a qu'à fermer les yeux et à écouter.

L'histoire musicale de Vienne comprend quatre époques : celle de Haydn et Mozart, celle de Beethoven et Schubert, celle de Liszt et Thalberg, et l'époque contemporaine (1845-1869), qu'on a appelée la "Renaissance musicale."

Déjà, avant le dix-septième siècle, il y avait à la cour de Vienne des productions musicales ; la musique a d'abord été un art tout aristocratique ; les familles nobles, comme les Schwarzenberg, les Liechstein, les Thun, les Lobkowitz, les Kinsby, avaient leur chapelle particulière qui jouait durant les repas, et, le soir, pendant qu'on faisait la partie de cartes dans les salons. Haydn a composé la majeure partie de ses mélodies instrumentales pour la chapelle du prince Esterhazy, et il a écrit sa première symphonie pour le comte de Morzin. En 1705, la chapelle de la Cour comptait cent cinq musiciens ; en 1723, elle en comptait cent cinquante-quatre. Marie-Thérèse aimait la musique avec passion, et elle donna Glück pour professeur de piano à sa fille. Ce fut Marie-Antoinette qui fit jouer l'*Iphigénie* de son ancien maître, à Paris, le 15 avril 1774. Un mois auparavant, Glück, qui s'était oublié sous les ombrages de Versailles, tout préoccupé qu'il était de son œuvre, avait été arrêté par une ronde de nuit et conduit au poste.

"Que faisiez-vous dans cet endroit écarté ?" lui demanda le sergent.

—Je me promenais.

—On ne se promène pas à ces heures ; les grilles sont fermées. Vous étiez dans le jardin réservé.

—Conduisez-moi chez la reine, et tout sera expliqué.

—Chez la reine ! Comme il dit ça, fit le sergent. Il est fou."

Glück se mit alors à crier au secours. Marie-Antoinette, qui passait par hasard dans une allée voisine, accourut à cette voix qu'elle crut reconnaître.

"Mon pauvre Glück !" s'écria-t-elle en le voyant lutter contre les Suisses qui le retenaient sur le seuil du poste.

Puis, d'un ton impérieux, elle ajouta :

"Conduisez cet homme dans mes appartements."

Quand Glück fut seul avec elle, elle lui prit les deux mains et lui dit :

"Mon cher Glück, pourquoi ne viens-tu plus me voir !"

Glück lui raconta ses luttes avec ses ennemis, ses découragements, ses souffrances morales.

"Mon cher maître, reprit Marie-Antoinette, que je suis heureuse de vous retrouver ! Je vais mettre fin à toutes vos misères : demain, l'intendant de l'Opéra aura l'ordre de recevoir votre *Iphigénie*."

La première représentation de l'œuvre de Glück eut lieu un mois après, et cette belle musique souleva un enthousiasme général. Marie-Antoinette, radieuse du triomphe de son ancien maître, le fit appeler dans sa loge pour lui offrir une couronne de laurier, mais Glück, accablé par tant d'émotions, arriva en chancelant devant la reine, et, apercevant le collier

de rubis qu'elle portait ce soir-là au cou, il se mit à crier, comme hors de lui :

"Sauvez la reine ! du sang ! du sang !"

Il tomba sans connaissance dans un fauteuil, et Marie-Antoinette arracha le collier que son maître avait pris pour du sang—comme s'il avait lu dans l'avenir.

Plusieurs empereurs furent eux-mêmes compositeurs. Ferdinand III a écrit un *Miserere* qu'on conserve à la bibliothèque de Vienne ; Léopold Ier et Charles VI ont aussi laissé des partitions.

C'est à la cour de Vienne que débuta Mozart. Il y mourut étant maître de chapelle, le 2 décembre 1791, au moment où il travaillait à sa fameuse messe du *Requiem*, qui fut exécutée à ses obsèques. Quand son père le conduisit de Saltzbourg à Vienne, il avait sept ans ; ils étaient descendus à l'hôtel du *Bœuf blanc*, et une voiture de la Cour vint chercher le petit musicien. Marie-Thérèse et l'empereur Joseph l'attendaient, assis l'un à côté de l'autre, sur le même canapé. Mozart courut droit à l'impératrice, grimpa sur ses genoux, et, attirant sa tête vers lui, il l'embrassa en lui disant :

"Mon impératrice, tu es bien la plus belle femme que j'aie jamais vue."

Marie-Thérèse caressa en riant l'enfant qui, dans son innocence et sa naïveté, lui faisait un compliment si flatteur.

"Eh bien, lui dit l'empereur, mon cher Wolfgang, tu vas nous jouer quelque chose de bien sur le clavecin, l'impératrice te tournera les feuillettes."

—Très-volontiers, répondit Mozart, mais l'impératrice ne sera pas assez habile : il faut appeler Wagenseil, qui comprend mieux la chose."

L'empereur envoya chercher son maître de chapelle, Wagenseil, et Mozart se mit au piano. Il joua une de ces petites pièces qu'il composait déjà lui-même et qu'il exécutait d'une manière si agréable.

Marie-Thérèse, les archiduchesses qui étaient présentes, l'empereur l'accablèrent d'éloges.

"Wolfgang, lui dit l'empereur François, il faut beaucoup d'art pour jouer avec tous ses doigts, mais si tu jouais avec un seul doigt et sur le clavier couvert, je te tiendrais pour un petit magicien."

Mozart ouvrit le clavecin et joua d'un seul doigt avec une dextérité merveilleuse.

"Bravo, bravo ! s'écria l'empereur. Tu seras un jour un grand musicien, c'est moi qui te le dis."

Puis, comme le concert était fini, les deux archiduchesses, Caroline et Antoinette, demandèrent à leur mère la permission de faire voir au petit musicien les magnifiques appartements du château ; elles prirent chacune Mozart par une main et l'entraînèrent en poussant des cris de joie.

"Si nous jouions au colin-maillard ? dit Antoinette, lorsqu'ils furent dans le grand salon."

—Je veux bien, répondit le petit Wolfgang, bandez-moi les yeux."

Antoinette tira son mouchoir et le lui attacha autour de la tête. Mais Mozart, qui n'était pas habitué aux parquets cirés, glissa au premier pas, tomba sur le nez et se mit à pleurer. Tandis que Caroline riait de tout son cœur, Antoinette releva doucement le petit musicien, essuya ses larmes, le caressa, l'embrassa ; alors l'enfant, avec des yeux pleins de reconnaissance et d'admiration, dit gravement à la petite archiduchesse :

"Antoinette, tu es bonne et compatissante, veux-tu être ma femme ?"

La jeune archiduchesse fut si ravie de ces paroles, qu'elle se précipita dans la chambre de sa mère en criant :

"Maman, maman, Mozart veut m'épouser ; oh ! que ce sera charmant !"

—Le petit bonhomme a du goût, répondit l'impératrice en riant, et, pour lui, ce ne serait pas un mauvais parti ; va donc nous chercher ton fiancé."

Les deux enfants revinrent en se tenant par la main.

"Pourquoi, mon petit Wolfgang, veux-tu épouser Antoinette ? lui demanda l'impératrice ; Caroline est aussi une brave fille."

—Je ne veux pas Caroline pour femme,

répartit vivement l'enfant, car c'est elle qui est cause que je suis tombé ; elle s'est moquée de moi ; Antoinette, qui a un bon cœur, m'a consolé.

—Je comprends maintenant ta préférence ; mais, mon cher Wolfgang, pour épouser une archiduchesse, il faut qu'on ait de beaux habits."

L'enfant baissa tristement sa petite tête ; puis, la relevant, il répondit :

"Où irais-je chercher des habits comme ceux que portent les princes ? Je suis pauvre ; Antoinette doit me prendre comme je suis."

—Je ne sais pas si elle voudra, demande-le-lui."

Mozart se tourna vers Antoinette, lui prit les deux mains, et, d'une voix suppliante :

"N'est-ce pas, lui dit-il, tu veux me prendre comme je suis ?"

—Oh ! oui, toi et pas un autre," fit la petite archiduchesse en l'embrassant.

Cette jolie scène émut l'impératrice jusqu'aux larmes, mais elle riait pour cacher son émotion.

Le lendemain matin, une voiture toute dorée s'arrêta devant l'hôtel du *Bœuf blanc*, un beau chambellan en descendit et vint apporter à Mozart, de la part de l'impératrice, un splendide vêtement, de sorte que sa petite fiancée le vit revenir avec des manchettes de dentelles, des bas de soie, des escarpins, le chapeau sous le bras et l'épée au côté.

Beethoven, le roi de la symphonie, est mort à Vienne. Un jour, il entre dans un restaurant, reste une heure abimé dans ses pensées, puis appelle le garçon.

"Combien dois-je ? lui demanda-t-il."

—Mais vous n'avez rien pris."

—C'est vrai, répondit Beethoven ; apporte-moi quelque chose et laisse-moi tranquille."

Lorsque le roi de Prusse, toujours parcimonieux, lui demanda une messe, le chargé d'affaires de Sa Majesté lui dit :

"Vous pouvez choisir entre une décoration et cinquante ducats."

—Je prends les cinquante ducats," répartit Beethoven.

A Vienne, l'enthousiasme musical va jusqu'au fanatisme et au délire ; aussi, est-ce dans ce milieu passionné et chaleureux qu'ont vécu et se sont développés tous les hommes dont l'art musical est fier. On y comprend les génies incompris ; le buste de Wagner trône au nouvel Opéra, et Vienne est la seule ville, avec Munich et Bayreuth, où l'on ait joué le prologue de la tétralogie des *Nibelungen*, les *Walküre*.

Le public viennois donne aux compositeurs et aux musiciens cette consécration définitive et solennelle que Rome donnait autrefois aux peintres, et que Paris donne aux écrivains. Meyerbeer vint quatre ou cinq fois à Vienne, où il avait écrit pendant sa jeunesse un opéra dans le genre italien. Il y dirigea lui-même les répétitions du *Prophète*. Berlioz y fit fureur ; le public voulut le porter en triomphe. Un jour qu'il venait de faire jouer avec un énorme succès sa symphonie célèbre, la *Damnation de Faust*, un amateur enthousiaste s'élança sur l'estrade et s'empara de son bâton de chef d'orchestre.

Berlioz, apercevant le voleur, l'arrêta par le pan de son habit :

"Monsieur, lui dit-il, je veux bien vous offrir mon bâton, mais non vous le laisser prendre."

Le dilettante fanatique retira alors le bâton qu'il avait déjà glissé sous son habit et le rendit à Berlioz, avec un sourire mêlé de confusion.

"Maintenant, monsieur, dit Berlioz, en le lui présentant, veuillez l'accepter en souvenir de moi."

Le Viennois voulut se jeter à ses pieds, lui baiser les mains, mais Berlioz lui tourna les talons. Cette mélomanie est poussée si loin, que certaines personnes écrivent des lettres sur du papier réglé comme du papier à musique. C'est à Vienne que Liszt a voulu se produire en public pour la dernière fois.

(La fin au prochain numéro.)

GAZETTE DES TRIBUNAUX

POLICE CORRECTIONNELLE.—Un jeune homme qui vole pour secourir sa famille.

C'est une lamentable histoire que celle-ci ! Le jeune homme que les juges de la 9e Chambre ont condamné hier, est bien un voleur : il a avoué ses détournements, il les a commis en pleine connaissance de cause, la loi l'a frappé avec justice, et cependant l'on ne peut s'empêcher de dire : pauvre garçon !

Louis Bros appartient à une famille pauvre du Midi : il est intelligent, distingué, actif. Son père a dépensé pour lui faire donner une bonne instruction le peu qu'il possédait.

Ce fut là un grand malheur : quand l'adolescent fut sorti du collège, où quelques succès universitaires l'avaient grisé, il se crut un grand homme : il ne rêva plus que théâtre, que littérature, que succès rapides, foudroyants, dus à la supériorité de son mérite.

Pauvre fou ! il vint à Paris, en apparence pour y faire du commerce, en réalité pour arriver au but de ses chimères : la fortune et la renommée.

Des relations de famille l'avaient fait placer comme commis chez un riche négociant. Cet homme l'avait accueilli à bras ouverts : "Vous serez l'enfant gâté de la maison, avait-il dit ; je vous aimerai comme un fils !" C'était un bonheur inespéré, mais cette tête folle dédaignait l'existence paisible et régulière.

Au lieu de s'initier aux mystères du comptoir, Louis Bros passait son temps dans les musées, les cabinets de lecture, dans les promenades sans but, et, quand ses pauvres ressources le lui permettaient, dans les théâtres et les concerts.

La nuit, il s'installait dans sa chambre et il écrivait.

Une idée fixe, idée généreuse et sainte, le soutenait au milieu de cette vie étrange :

Ses parents étaient pauvres, presque misérables. Il avait laissé chez lui une petite sœur qu'il aimait tendrement, un père âgé et presque infirme, et sa plus grande espérance était de parvenir jeune à la fortune, afin d'être le soutien des siens.

Que se passa-t-il ? La désillusion fut-elle trop forte pour cette nature impressionnable et mal équilibrée ?

L'isolement, la fièvre, le désespoir où Bros se trouvait de ne pouvoir subvenir aux besoins de sa famille et de savoir ses parents sans ressources, loin de lui, tout cela lui a-t-il fait perdre la conscience de ses actes ? On voudrait le croire. Car il est arrivé un jour où cet enfant si généreux et si droit s'est fait voleur. Louis Bros a pris 1,100 francs dans la caisse de son patron, il a pris une liasse de billets de banque dans l'armoire d'un élève de l'école centrale, son voisin de chambre et son ami !

Et sait-on quel usage il voulait faire de cet argent ? Il voulait l'envoyer à son père, et il le lui a envoyé. Le père a su que ces billets de banque qui lui arrivaient de Paris provenaient de vols commis par son fils, et le père les a acceptés !

Arrivons vite au dénouement de ce drame : l'étudiant volé s'est tu, mais le marchand a porté plainte contre son commis infidèle. Alors le père du coupable, fou de douleur et de remords, s'est suicidé !...

Aujourd'hui Louis Bros comparait devant la 9e Chambre, et sa mère est restée seule, toute seule avec cette petite fille que le malheureux garçon aimait tant.

Il nous en coûte d'insister encore sur cette cause lamentable. Et pourtant, avant d'enregistrer le jugement correctionnel, nous voudrions choisir au milieu des lettres si aimantes que cet étrange voleur envoyait à ses parents, une page toute pleine de cœur et de charme qu'il écrivait à sa petite sœur peu après son arrivée à Paris. La voici :

Cher petit ange,

Merci de tes mots à part. Ils m'ont fait grand plaisir et beaucoup de bien. Je reconnais ton bon petit cœur dans les lignes que ta main a écrites. Pauvre belle ! j'ai bien pleuré en te lisant, pleuré de regrets en pensant que je ne pouvais plus t'embrasser, te causer. C'est bien